

LE GROGNARD.

MONTREAL, 23 Juin 1883.

jeunes oreuses et livides, son front chauve et luisant, ses dents longues et aiguës comme celles d'un sanglier lui donnaient un aspect repoussant. Son nez fort long et fort mince ressemblait au fer d'une lance; son menton de galoche menaçait son nez; sa bouche était un gouffre qui, en s'ouvrant, se fendait jusqu'à ses oreilles; enfin ses yeux glauques achevaient de rendre sa tête épouvantable...

"Croquas-tu", après avoir fait plusieurs pas dans la forêt, s'arrêta tout à coup en murmurant d'une voix sourde: "Le désordre de la nature convient bien à la situation de mon cœur!" Puis, se frappant le front comme si une idée subite venait d'éclairer sa mémoire, il se remit en marche, écartant avec sa longue épée tout ce qui pouvait faire obstacle à son passage. Il arrive enfin devant l'entrée d'une grotte dans laquelle il se hâte de pénétrer.

"C'était une grotte immense, formée par des rochers, ou plutôt ce devait être le résultat de quelque tremblement de terre, de quelque cataclysme qui, en bouleversant cette partie du globe, avait mis en dessous les choses qui auparavant étaient en dessus. Ainsi, dans les interstices des rochers qui se trouvaient être les plafonds de ces sombres retraites, on voyait poindre des fleurs, ornées de leur feuillage, tantôt d'un beau vert, tantôt chétives et rabougries. Qui le croirait! dans des anfractuosités de rochers, dans les encoignures où le soleil ne devait jamais pénétrer, on trouvait des rhododendrons, des bruyères, des mimosas, des crocus, des jasmins, des primevères de Chine, des jacinthes, des lauriers-thym.

—Mon Dieu, madame Vespucé, mais vous avez donc suivi un cours de botanique?

—Non, madame, j'ai lu ceci quelque part dans un vieux livre, et je me suis dit: Il me semble que ceci fera bien dans ma grotte, et je m'en suis servi. Est-ce que ce genre de travail n'est pas permis, madame?

—Oh! pardonnez-moi, chère dame; non-seulement il est permis de fouiller dans un vieux bouquin pour y prendre ce qui peut nous servir, mais il y a encore des écrivains, soi-disant gens de lettres, qui ne craignent pas de puiser dans les ouvrages de leurs confrères vivants, et sans daigner dire à quelle source ils ont pris ce qu'ils emploient.

—Veuillez reprendre votre intéressante lecture, que désormais nous nous garderons bien d'interrompre.

A Continuer.

Entre boulevardiers:

—Toutes mes félicitations, mon cher. J'apprends que tu vas épouser une riche héritière.

—Très riche, en effet, mais très laide. Son nez, surtout, est un long poème:

—C'est une chance... Tu n'auras pas de peine à lui tirer les vers du nez!

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

UN NOUVEAU GENRE DE COFFRE-FORT.

Savait-on qu'il y eut un consul de Grèce à Montréal?

—Peu de personnes probablement!

Eh bien oui, il y en a un-plutôt il y avait un consul de Grèce dans notre ville.

Dire que son consultat lui donnait beaucoup, beaucoup d'ouvrage, serait peut-être exagérer; de puis dix sept ans il n'est venu qu'un Grec au Canada, et encore n'est-on pas bien sûr que ce fut un vrai grec.

Aussi, pour occuper ses loisirs, pareil à Louis XVI qui se reposait des soucis politiques en travaillant la serrurerie, le consul de Grèce fondait des bonbons, tordait des bouts de tiro, débouchait des bouteilles de soda dans ses bureaux consulaires établis place Jacques-Cartier.

Modestes occupations, qui auraient dû lui attirer l'estime et l'admiration publiques! Cela ne rappelait-il pas ces vertueux consuls romains qui prenaient la charrue, en temps de paix, cultivant des choux et des carottes, en dépit de leurs hautes situations.

Méditez cela! O ministres et grands du Canada! quand vous débouchiez des bouteilles durant votre élection, ce n'était pas des bouteilles de soda, O Mousseau! Et vous, O Sénecal! vous ne cultivez pas des carottes, mais vous en tirez, et de fameuses encore!

Le consul de Grèce, en attendant un Grec de bonne volonté, se tenait donc sur sa porte, marmottant quelque passage de l'Illiade tout en donnant le dernier coup de main à des bâtons de sucre d'orge ou à des pipes en sucre. C'est alors qu'on pouvait admirer sa crinière noire et touffue qui faisait songer aux mérovingiens, aux chevaux d'Achille, ou tout au moins à Absalon fils de David.

Absalon, durant le temps qu'il fat suspendu à son arbre dut fièrement regretter de n'avoir pas trouver sur sa route un Bisallon quelconque; de même les cheveux du consul de Grèce devaient causer sa perte.

En plein 19ème siècle, il devait arriver un de ces faits qui déshonorent l'histoire du Moyen-

âge et rappelle les plus mauvais jours de l'Inquisition. Ce qui suit va paraître une mystification monstrueuse, ce n'est hélas que la réalité la plus absolue.

Une vieille laveuse en examinant le fond d'une tasse de thé, découvrit positivement qu'il y avait un trésor caché dans l'abondante chevelure du consul.

Elle en fit part à un citoyen de la ville bien connu dans la marine marchande.

Dès lors la perte du malheureux fut résolu.....

Il fut arrêté... et on a pu lire dans les journaux de samedi dernier 16 juin, ce fait divers incroyable. « On a emmené en prison M. Zervoudacki et on a trouvé une certaine quantité d'argent caché dans ses cheveux. »

Un détective nous a donné à ce sujet les détails les plus circonstanciés; sans respect pour la Grèce, on a fouillé pendant trois grandes heures les cheveux du descendant de Périclès, et qu'on a-t-on retiré! deux bills d'une piastre, trente-sept coppers, deux citrons, une bouteille de ginger-ale et une édition des philippiques de Demosthènes. Voilà à quoi se réduisait le fameux trésor!

Et voilà pourquoi l'on a arraché un consul à ses fonctions diplomatiques, à ses sirops et à ses bœufs de sucroeries?

Mais pourquoi diable aussi, se servir de sa chevelure comme d'un coffre-fort?

M. Chapleau devrait bien se faire donner une coupe; les cheveux longs portent malheur! L'Histoire nous l'apprend par les exemples de Sanson, d'Absalon et de Zervoudacki.

M'ORY.

Correspondance.

A M. le Directeur du GROGNARD

J'aurais désiré, M. le Directeur que vous eussiez assisté à une petite scène tragique qui s'est passée voudre i après-midi sur le canal. Comme les bateaux du marché arrivaient à leur quais, M. Corbeil, *wharfinger* du canal fit changer de place aux bagages afin de laisser libres les abords des bateaux. Sur ces entrefaites arrive M. Conway. A la vue de M. Corbeil, que malgré toutes ses intrigues il n'a pu réussir à faire destituer, et qui jouit de l'estime du public, tandis que lui M. Conway en est détesté à la vue de M. Corbeil, dis-je, ses yeux s'enflammèrent, et lancèrent des éclairs; ses cheveux se hérissèrent, sa bouche écuma, et précipitant le ton d'un autocrate il ordonna au capitaine des barques qui attendaient leur tour pour entrer dans l'écluse des remonter dans le bassin neuf. Les chaînes de l'écluse neuf No. 2, se rompirent; la barge du canal trembla et menacé de s'écrouler, les flots se soulevèrent comme mus par un vent violent, enfin l'on aurait dit l'approche d'un cataclysme épouvantable. Trois

remorqueurs effrayés, prirent l'épouvante et se réfugièrent tout effarés dans le bassin, et ce ne fut que lorsque le furieux M. Conway fut disparu, qu'ils se décidèrent à redescendre.

On nous dit que les capitaines des remorqueurs ont eu une si grande frayeur, qu'ils ont jugé de ne pas passer dans le canal Lachine, tant que M. Conway y aura encore le droit de haute et basse justice.

UN CAPITAINE.

On lit dans le *Progrès de Valldfield*:

L'*Etendard* vient de publier une lettre d'un M. Pigeon. Le correspondant préluide comme suit:

«MONSIEUR — Voulez-vous avoir la bonté de me donner un petit espace dans votre aimable journal, concernant la section des typographes.»

L'*Etendard* fera son chemin. Les pigeons commencent déjà à roucouler sous les fenêtres de l'aimable LISETTE.

UN MOT SUR L'ANGLETERRE

Il y a quarante-six ans que la reine Victoria est montée sur le trône, et son règne marquera dans l'histoire comme un des plus florissants et des plus féconds qu'ait vus la grande nation anglaise.

L'amour des Anglais pour leur souveraine provient de ce sentiment que la royauté est une institution et que toutes les institutions sont dignes de l'attachement de la nation. De toutes les contrées, l'Angleterre est peut-être la seule qui n'ait pas ressenti de révolutions pendant ce siècle, et cette paix profonde si fort en contraste avec l'agitation universelle est due justement à la constitution et aux mœurs politiques de la race anglosaxonne. En effet, dans la longue pratique du gouvernement consitutionnel le peuple anglais a pris l'habitude de ne rien attendre de la lutte pacifique des partis au sein du Parlement. Tandis qu'en France la liberté politique n'a pu s'établir qu'au moyen de révolutions successives et au milieu de secousses qui la mettaient en péril en la poussant trop souvent à la licence, en Angleterre le droit public s'est lentement et presque toujours tranquillement établi.

A mesure que l'esprit de la nation s'est formé et que les diverses classes de la société se sont développées, à mesure que les lumières se sont étendues, la Constitution qui n'avait été d'abord qu'une sorte de camp retranché pour la féodalité terrienne contre les rois s'est élargie. La féodalité s'est peu à peu transformée en aristocratie, et l'aristocratie s'est ouverte à toutes les classes, se rejuvenissant toujours sous l'infusion d'un sang nouveau.

L'aristocratie anglaise, c'est la

son intelligence, se recrute incessamment de tous les hommes considérables qui surgissent dans la politique, dans l'industrie, dans les arts et dans le commerce; elle absorbe à son profits des forces qui, placées en dehors d'elle, pourraient lui susciter des embarras; elle prévient les oppositions en attirant à elle les opposants.

C'est une curieuse étude que le spectacle de cette aristocratie britannique qui maintient depuis des siècles sa domination à l'aide de moyens tout à fait artificiels. Pour n'être pas dévorée par cette tourbe en haillons qui pullule dans les rues des villes et qui sillonne tous les chemins de l'Angleterre, elle ne cesse d'élever des hôpitaux, des maisons de refuge où l'on distribue des soupes et de l'argent, de multiplier les temples, d'entasser les œuvres philanthropiques. Elle suit le peuple pour ainsi dire, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Elle bâtit dans les villes et les villages des écoles gratuites où les enfants des pauvres sont élevés dans le respect de la loi et dans l'amour des préjugés sur lesquels repose en ce pays la puissance oligarchique.

Quand ces enfants seront devenus des hommes, l'aristocratie leur distribuera des livres dont la lecture est destinée à attiser et à entretenir le feu de l'éducation première; le clergé est tout entier à la dévotion de la nobility; c'est un instrument dans les mains de familles privilégiées. Par le clergé, l'oligarchie agira perpétuellement sur les masses. Le clergyman saisira toutes les occasions d'exalter les vieilles coutumes; son rôle lui, c'est de maintenir, par l'autorité de sa parole, le peuple, libre entre tous les peuples, dans une éternelle servitude.

Depuis la base jusqu'au faite de la société anglaise, chacun trouve en naissant sa case toute faite: le noble, le membre du clergé, le gentleman, l'industriel, le salarié, que sais-je encore? Un épiciers retiré ne fréquentera plus son confrère de la veille encore dans l'exercice de son état. Nous autres Français, nous avons l'habitude de regarder au-dessus de nous, un grand défaut qui est quelquefois une qualité. L'anglais ne regarde jamais qu'au-dessous de lui. Faut-il le louer de sa sagesse ou le plaindre de sa vaniteuse humilité?

Je reviens à la reine Victoria. La reine, fille du duc de Kent, frère de Guillaume IV, descend par sa mère Louise-Victoire de Saxe-Cobourg, veuve en premières noces du prince de Linange, — de Jean-Frédéric le Magnanime, électeur de Saxe. Le mariage du duc et de la duchesse de Kent avait été célébré à Cobourg en 1818 et à Kent dans la même année. Les deux époux s'étaient ensuite retirés à Amorbach, résidence du feu prince de Linange, puis de là vinrent en Angleterre. Le 24 mai 1819, la duchesse de Kent accouchait de la princesse Victoria, et le duc de Kent mourait sept ans après la naissance de sa fille unique.

La princesse fut élevée par la duchesse de Northumberland et